

# Voyage en Absurdie

La chronique de Fabienne Pascaud



Comment va l'absurde ? Depuis plus de cinquante ans que Ionesco, Beckett, Adamov nous ont fait contempler sur scène nos sociétés en miettes, nos idéologies rompues, notre langage inepte ? Tels le surréalisme ou le pop art dans les arts plastiques, il est devenu un procédé comme un autre, récupéré, détourné et - signe du temps ? - diablement vivant actuellement. Ainsi trois modèles du genre, décortiquant jusqu'au délire l'aujourd'hui, se partagent-ils l'affiche. Dans *Cochons d'Inde*, l'acteur-dramaturge Sébastien Thiéry, 38 ans, raconte les hallucinants démêlés d'un honnête agent immobilier avec sa banque, que vient hélas de racheter un groupe indien. « Hélas » parce que, mondialisation oblige, les Indiens condamnent tout à coup leurs trop français usagers à se plier à leurs coutumes, voire à leur philosophie. Et notre très individualiste client d'être soudain emprisonné pour... avoir mieux réussi que ses parents artisans, donc ni plus ni moins trahi sa caste ! Irrésistible et désopilant choc des cultures incarné par Patrick Chesnais, Josiane Stoléru, l'auteur lui-même et Anna Gaylor. On connaissait la face sombre et énigmatique du virtuose Chesnais, on avait oublié à quel point il pouvait être drôle, avec sa manière d'être là et pas là, indifférent et soudain hagard, goguenard et mortellement angoissé. Josiane Stoléru, aussi, devient ici une insoupçonnée tornade comique. Et les admirer devient pure jubilation : jusqu'où vont-ils nous mener ? Jusqu'à faire oublier que la comédie se termine en trop facile pied de nez. Mais elle aura soutenu la gageure une heure et demie durant : raconter le nouvel ordinaire de 2009 en osant faire spectacle d'une situation prosaïque, quotidienne et jamais vue sur scène, le citoyen et sa banque.

L'absurde selon Martin Crimp, 52 ans, héritier et compatriote de Harold Pinter, est plus sournois et littéraire. C'est dans l'âme de tout un chacun ou plutôt sa *Ville* intime (comme l'indique le titre) qu'il fouaille vérités et mensonges, débusque ce qui en nous est authentique ou créé par l'autre, l'environnement extérieur, le jeu... et les mirages du je. Avec un sens du suspense proche du polar, l'auteur piège son public dans des situations illusoire où font en plus semblant de se perdre ses personnages eux-mêmes. C'est alambiqué et un rien bavard, mystérieux et fabriqué en même temps. Dans un décor gris glacé abstrait, presque mental, Marc Paquien dirige heureusement Marianne Denicourt, André Marcon, Hélène Alexandridis en olympiens funambules dans une comédie en trompe-l'oeil où le virtuel menace sans fin de se réaliser. Etonnant exercice de voltige.

C'en est un aussi que celui de Jean-Michel Ribes avec *Un garçon impossible*, du Norvégien Petter S. Rosenlund, 41 ans. Si cette bouffonnerie cauchemardesque (étrangement proche de *Victor ou les enfants au pouvoir*, du surréaliste Roger Vitrac) finit par souffrir de ses excès mêmes, les acteurs mettent toute leur folie - douce ou pas - à incarner une microsociété malade de mensonges et de frustrations où les enfants ne peuvent que tuer pour exister. Ça se passe justement dans un hôpital. Comme ça se passait dans une banque. L'absurde